

MA VIE DE CHIEN

TRADUIT PAR
VERONIQUE
TUDEAU CHARPENTIER



Véronique Tudeau Charpentier

Ma vie de chien

© Véronique Tudeau Charpentier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5641-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Encore une fois, Clémence Mathenet, jeune illustratrice et bédéiste de talent a su faire renaître dans son dessin l'attitude de notre chien Antek qui raconte son histoire. Vous pouvez la suivre sur @mariemantine

Ou comment s'appeler Antek 1^{er} dans une cage dorée où je règne en maître

Ça a du chien non ?

Les habitudes matinales

Longtemps, je me suis levé de bonne heure.

Enfin longtemps, cinq ans, mais pour une vie de chien, longtemps est approprié.

Le matin, un rien me réveille, d'ailleurs je suis aux aguets toute la nuit, comme le jour.

Je suis devin : je sais toujours qui va me promener, me faire faire mes petits besoins du matin, me permettre de humer toutes les odeurs qui sont restées après le passage de mes congénères. Certains de ces effluves sont mes petites madeleines, mais si je devais être dans le vrai, je devrais plutôt dire que la vue d'une touffe d'herbe bien haute et bien grasse va m'évoquer certains parfums... pour ceux qui ne suivent pas, ce n'est pas grave, je vais leur donner un petit cours de rattrapage c'est surtout qu'ils ne savent pas que pour nous autres c'est l'odorat qui prime. Ai-je été assez clair ? Qui donc de ma maîtresse ou de mon maître va se lever le premier ? Lequel des deux mettra en premier ses chaussettes ? Si c'est ma maîtresse qui les enfle en premier avant d'aller prendre sa douche, c'est à elle que je vais d'abord dire bonjour, sinon les autres jours, je l'ignore à cette heure-là.

Mais si elle se lève et va directement à la salle de bains, je sais que cela sera mon maître qui me sortira, qui s'occupera de la balade, mais je devrais attendre plus longtemps. Je prendrai donc mon mal en patience.

Je prends presque toujours le petit déjeuner avec elle, je la suis sans faire de démonstrations inutiles, je me mets en faction nonchalamment, je me pose, nonchalamment, allongé vers un mur, et j'observe. En général, j'ai droit à de l'eau bien fraîche et une petite poignée de croquettes, cette pitance toujours en même temps ou après, mais jamais avant. Elle a des principes : si l'on me sert avant, je pourrais m'imaginer avoir un statut de chef ; c'est vrai que j'aimerais prendre sa place dans la hiérarchie. J'arrive en troisième. Parfois, je parviens presque à être le second, mais ça ne dure pas longtemps.

En tout cas, elle a compris plus vite que mon maître que je ne daignais boire

de l'eau que si elle venait d'être tirée bien froide, que je l'entende bien couler. D'abord, boire et après je grignote, je chipote avec mes croquettes, je m'en laisse quelques-unes pour la journée. Mais parfois, ils me les enlèvent si je ne les finis pas en lieu et en heure. Allez ! Je sais bien ce que tout cela signifie : c'est eux qui décident de tout, ils régissent de tout, pour que je sois un gentil toutou comme il faut...

Dès qu'elle ouvre la porte du balcon et qu'elle monte les stores, qu'un passage se précise, je m'allonge, je m'abaisse, m'étire, tortille un peu du croupion et je vais sur la terrasse à mon poste d'observation. Je suis un contemplatif. Tous mes sens sont en alerte, surtout mon odorat, ma truffe s'humidifie et palpite, et mes narines bien découpées n'en perdent pas une miette. J'analyse, tout mon être essaie de capter un maximum d'informations. Je distingue quelques mouvements, quelques formes que je reconnais comme étant chats, oiseaux, voitures, bicyclettes, enfants, chiens.

Au fait, ne croyez pas que je sois un génie ni des alpages... ni d'ailleurs... comme mes maîtres se l'imaginent et s'ingénient à me faire passer pour une flèche auprès de leurs amis ! Soyons clairs : je ne sais ni lire, ni écrire, ni parler ni ne comprends aucune langue à part celles des corps, des mimiques, des onomatopées, des intonations, des odeurs et des parfums. Mais ma maîtresse lit en moi comme dans un livre ouvert, alors ! Du moins, c'est ce qu'elle s' imagine... mais je dois le reconnaître, elle fait des efforts, elle m'observe beaucoup. Je pense, donc je suis, donc j'écris et je décris ma vie de chien... comprenez ce que vous voulez, ce qui vous fait plaisir. Si vous lisez ce passage, c'est déjà que vous avez un chien ou peut-être même un chat, que vous nous aimez, donc vous comprenez ce qui doit se comprendre.

Après cette petite digression, je retourne à ma tour d'observation, je ne perds pas le fil.

Je me plais à observer, c'est ma grande occupation de la journée entre quelques roupillons, sieste d'un œil.

Je regarde, note dans ma petite caboche tout ce qui se passe. Je reconnais les pas, les démarches et les bruits des moteurs, je reconnais les heures, je devine qui rentre à ce moment précis. Je peux vous dire que je ne m'ennuie pas : je suis occupé.

Souvent, le matin, comme aujourd'hui, j'ai mon voisin le chat qui vit sur la

terrasse d'à côté qui me regarde, je le regarde à mon tour, pas un mot, vous pensez bien, même pas un ouaf ou un miaou, rien. Et là, retenez votre souffle :

Hop ! Le voilà qui saute du premier étage et atterrit comme une plume sur un muret de séparation à un mètre vingt du sol, six fois ma hauteur, dix fois la sienne. Il me regarde en levant sa petite tête ronde ou triangulaire selon l'angle qu'elle prend, il me nargue, je n'en reviens pas. Comment il a fait ça. Tout ce que je sais, c'est que je ne saurais jamais le faire. Je me retourne vers ma maîtresse qui a vu la scène pour qu'elle approuve mon étonnement, elle rit. Ou bien se moque-t-elle ? Elle appelle notre maître, elle lui parle et rit de nouveau et me montre du doigt.

Mais de qui se moque-t-on ici ?

Je les regarde et détourne la tête. Bof...

Départ

Depuis quelques jours, l'atmosphère est différente. J'entends le moteur de la machine à laver le linge et la planche à repasser reste au même endroit avec toute cette vapeur qui sort de la machine à repasser.

Ma maîtresse se couche tard. Elle est tout le temps debout. Et marche ici et là et ouvre tous les placards, les referme, sort ceci, range cela. Elle me fatigue, c'est à peine si j'ai le temps de m'assoupir. Je suis tout le temps dérangé par du bruit et des allées et venues.

Je dois avouer que je suis un peu inquiet et en même temps je crois que ça me rappelle quelque chose d'intéressant. J'associe tout ce remue-ménage à quelque chose qui devrait se révéler de positif.

Tiens ! Mon petit sac qui m'appartient, qu'elle vient de placer contre le mur de l'entrée, j'ai entendu qu'elle y glissait des écuellles et aussi un sac de croquettes. Je m'approche dudit sac, en effet, cela sent que des trucs à moi : laisse, collier, harnais, peignes, shampoing, la serviette très absorbante avec laquelle on me sèche à la sortie du bain.

Bon, observons, attendons.

Ah voilà qu'une autre valise qui vient se mettre à côté de la mienne qui sent leurs odeurs. Et puis encore deux autres et plein de petits sacs. Et aussi la fameuse boîte noire de laquelle ils extirpent à tour de rôle un drôle d'appareil qui me regarde souvent en faisant un petit bruit d'aller-retour, zip-zap, zop zip bizzz buzz clic clac. J'aime regarder cet engin, j'aime le fixer, puisqu'il me fixe, ça me donne un objectif, une contenance, j'aime me donner des airs, voilà une mise au point de faite, et en plus j'ai remarqué que cela les amuse que je regarde cet œil de verre qui cligne comme l'œil d'une poule. Alors ?

Le mur est maintenant envahi de valises et de sacs. Je m'y pose, je m'intercale dans un petit espace laissé. C'est là que ça se passe. C'est de là que ça va partir. Qu'on ne m'oublie pas ! Il ne me manque plus qu'une anse, une poignée.

Ils les ont toutes prises, ces valises. Il ne reste plus que moi et le sac de ma

maîtresse, j'ai bon espoir, elle ne part jamais sans son sac.

Ça y est !

Je ne me tiens plus. Je saute, je virevolte, j'aboie, je griffe, je pourrais presque faire mal tant je suis content. On me crie mon nom, on me dit non ! Mais je ne sais plus m'arrêter, je n'ai pas envie de me calmer. On part pour une balade, mais une longue balade, je le sens, je le devine.